

Textes 1, 2 – Jean RENOIR, *Ma Vie et mes films* (1974), Flammarion, Champs ^{act}, pp.145 – 146 (T.1), pp.259 – 261 (T.2).

T. 1

Dans « *La Grande Illusion* », j'étais encore très préoccupé de réalisme. Je suis allé jusqu'à demander à Gabin de porter ma propre tunique d'aviateur que j'avais gardée après avoir été démobilisé. En même temps, je n'hésitai pas à renforcer certains points d'une manière fantaisiste afin d'en augmenter l'effet, par exemple, l'uniforme de Stroheim. Son rôle, insignifiant au départ, avait été décuplé à son usage car je craignais que, vis-à-vis de la masse que lui opposaient Gabin et Fresnay, son personnage ne manquât de poids. En art comme dans la vie tout est une question d'équilibre. Le problème est de maintenir au même niveau les deux plateaux de la balance. C'est pourquoi je pris à l'égard de l'uniforme de Stroheim des libertés peu compatibles avec mes théories réalistes du moment. Sa tenue est authentique, mais d'une richesse flamboyante inconnue chez un commandant de camp de prisonniers pendant la Grande Guerre. J'avais besoin de cette richesse théâtrale pour contrebalancer la grandeur de la simplicité des Français. « *La Grande Illusion* », malgré ses apparences rigoureusement réalistes, offre des exemples de stylisation qui nous ramènent vers la fantaisie. Ces ouvertures vers l'illusion, je les dois en grande partie à Stroheim. Je lui en suis profondément reconnaissant. Je suis incapable de réussir un bon spectacle si je ne le laisse plus ou moins envahir par la féerie.

T. 2

Mes amis français me posent tous la même question : « Pourquoi as-tu choisi de vivre en Amérique ? Tu es Français et tu as besoin de l'environnement français. » Ma réponse est que l'environnement qui m'a fait ce que je suis, c'est le cinéma. Je suis un citoyen du cinématographe.

[...]

Lorsqu'un fermier français se trouve à dîner à la même table qu'un financier français, ces deux Français n'ont rien à se dire. Ce qui intéresse l'un laisse l'autre parfaitement indifférent. Mais si nous imaginons une réunion entre notre fermier français et un fermier chinois, ils auront des tas de choses à se raconter. Ce thème du rassemblement des hommes par métiers ou par intérêts communs m'a poursuivi toute ma vie et me poursuit encore. C'est le thème de *La Grande Illusion*. Il figure plus ou moins dans chacun de mes ouvrages.

La nation, telle que nous la connaissons, est l'invention de la Révolution Française. De simples sujets les hommes étaient passés au grade de citoyens. Les systèmes s'écroulent lentement. La carcasse de l'empire romain est restée debout des siècles après la disparition du dernier empereur. De longues années s'écouleront avant qu'un menuisier italien cesse de se considérer comme un citoyen italien et proclame : « Je suis un citoyen de la menuiserie. » Nous sommes encore bien loin de l'acceptation par chaque individu du concept de citoyen du monde. La nation est comme un immeuble qui s'effrite, mais nous aimons cet immeuble et nous le préférons à un logement plus moderne.

C'était bien agréable, la nation ! Les frontières permettaient de garder les coutumes, les langages différents. Le monde ne présentait pas cette ennuyeuse unité vers laquelle nous marchons à grands pas. Bientôt on fera le tour du monde sans même s'en apercevoir. L'avion nous débarquera dans un aéroport identique à celui que nous avons quitté. La chambre d'hôtel sera la même. Le menu dans le restaurant sera semblable à tous les menus de tous les restaurants du monde. Pourquoi même n'organiserait-on pas des tours du monde en avion sans escale ? On s'embarquerait à New York et on débarquerait à New York. Le voyage se passerait à regarder un film. Quelquefois, dans les compagnies se targuant d'originalité, le film représenterait les paysages survolés.

C'était bien agréable, la nation ! La nation, c'était la vitrine de l'épicier du coin. C'était l'accent auvergnat du marchand de charbon. C'était l'odeur de friture qui montait de chez le concierge. C'était le chant du peintre en bâtiment qui nous parvenait à travers le feuillage des marronniers. C'est la chevelure de la femme aimée, la caresse d'un animal familier. C'était bien agréable, la nation ! Malheureusement, elle est en train de mourir. On ne ressuscite pas les morts.

Textes 3, 4, 5 – Jean RENOIR, *Ecrits* (1926 – 1971), Ramsay Poche Cinéma.

T. 3

Parce que je suis pacifiste, j'ai réalisé *La Grande Illusion*. Pour moi, un vrai pacifiste, c'est un Français, un Américain, un Allemand authentiques. Un jour viendra où les hommes de bonne volonté trouveront un terrain d'entente. Les cyniques diront qu'à l'heure actuelle mes paroles révèlent une confiance puérile, mais pourquoi pas ? Aussi gênant soit-il, Hitler ne modifie en rien mon opinion sur les Allemands.

Depuis ma plus tendre enfance, j'ai aimé et estimé ce peuple : si par exemple une affection de toujours me liait à un ami et qu'il devînt syphilitique, serait-ce une raison suffisante pour lui retirer mon amitié ? De tout mon cœur et par tous les moyens, j'essaierais de lui rendre la santé.

Dans *La Grande Illusion*, je me suis efforcé de montrer qu'en France on ne hait pas les Allemands. Le film a eu un gros succès. Non, il n'est pas meilleur qu'un autre, mais traduit simplement ce que le Français moyen, mon frère, pense de la guerre en général.

On s'est longtemps représenté le pacifiste sous les traits d'un homme aux cheveux longs, aux pantalons fripés, qui, juché sur une caisse à savon, prophétisait sans relâche les calamités à venir et entrainait en transe à la vue d'un uniforme. Les personnages de *La Grande Illusion* n'appartiennent pas à cette catégorie. Ils sont la réplique exacte de ce que nous étions, nous, la « classe 14 ». Car j'étais officier pendant la guerre, et j'ai gardé un

15 vif souvenir de mes camarades. Aucune haine ne nous animait contre nos adversaires. C'étaient de bons Allemands comme nous étions de bons Français...

Je suis persuadé que je travaille à un idéal de progrès humain en présentant sur l'écran la vérité non déguisée. Par la peinture d'hommes qui accomplissent leur devoir, selon les lois de la société, dans le cadre des institutions établies, je crois avoir apporté mon humble contribution à la paix du monde.

Présentation du film pour le public américain, 1938.

T. 4

Dans ce film, je me suis efforcé, avec Spaak, de ne montrer personne d'anormal. Nos personnages appartiennent à ces catégories sociales très différentes. Nous avons un aristocrate, un homme du peuple, un Juif, un instituteur, un acteur. En face d'eux, il y a des Allemands. Et les Français de ce film sont de bons Français, les Allemands de bons Allemands. Des Allemands d'avant la guerre de 39... Des Allemands d'avant une guerre où l'on s'est trop souvent misérablement conduit et où le Troisième Reich a violé les règles les plus élémentaires de l'humanité. Mais *La Grande Illusion* n'est qu'une évocation de la guerre 14-18.

Il ne m'a pas été possible de prendre parti pour aucun de mes personnages. Dans ce film, il n'y a pas de traîtres ? Il n'y a pas non plus de drame d'amour. Il y a une histoire d'amour, mais tellement simple que ce n'est même pas une histoire.

Tout cela sort un peu des canons habituels du cinématographe et même du spectacle dramatique.

Présentation du film à la presse, 1946.

T. 5

Excusez-moi si j'insiste encore sur l'authenticité des faits relatés dans *La Grande Illusion*, mais certaines scènes, surtout celles décrivant les rapports des Français et des Allemands, peuvent surprendre. C'est qu'en 1914 il n'y avait pas encore eu Hitler. Il n'y avait pas eu les nazis, qui ont presque réussi à faire oublier que les Allemands sont aussi des êtres humains. En 1914, l'esprit des hommes n'avait pas encore été faussé par les religions totalitaires et par le racisme. Par certains côtés, cette guerre mondiale était encore une guerre de messieurs, une guerre de gens bien élevés, j'ose presque dire une guerre de gentilshommes : ça ne l'excuse pas. La politesse, voire la chevalerie, n'excuse pas le massacre.

Une histoire d'évasion, même passionnante, ne suffit pas pour faire un film. Il faut en faire un scénario. Pour cela, Charles Spaak m'apporta sa collaboration. Cette collaboration fut facile, sans histoires. Aux liens de notre amitié s'ajoutait celui de notre foi commune, de notre croyance profonde dans l'égalité et dans la fraternité des hommes.

Bande-annonce, 1958 (date de la ressortie du film).

Texte 6 – François TRUFFAUT, Jacques RIVETTE..., «Entretien avec Jean Renoir» (1957), *La Politique des auteurs, Cahiers du cinéma*, 2001, pp. 59 – 60.

Si bien qu'une histoire déséquilibrée, pour reprendre votre expression, vous stimule dans la mesure où elle vous oblige.

Oui, elle m'oblige à mettre constamment des cales, comme sous un meuble bancal. Malheureusement, je crois que cela dérouté le public.

D'ailleurs, si je me laissais aller, je commencerais avec des héros, puis je les oublierais complètement, je ferais dévier l'histoire sur d'autres personnes, et puis ensuite, encore sur d'autres... Je me suis toujours constamment demandé pourquoi il fallait suivre les mêmes gens dans un film.

Texte 7 – L.-F. CELINE, *Bagatelles pour un massacre* (1937), cité par Pascal MERIGEAU, *Jean Renoir, Flammarion*, 2012, Première partie, chap. 17, p. 334.

D'habitude les films pro-juifs (ils le sont tous) opèrent, trafiquent, trifouillent l'opinion publique par allusions, suggestions, comparaisons, bafouillages, ils ne nous présentent guère le Juif tel quel, positivement juif, dans son rôle guerrier ou « sozial ». *La Grande Illusion* vient brusquer les choses... Ce film prend date. Il fait passer le Juif de son ombre, de son travesti, au premier plan, au plan « sozial » en tant que juif, nettement juif. *La Grande Illusion* complète admirablement l'exposition juive, la grande Youstricade 37. Avènement du petit Juif au rôle de messie officiel. Parfaitement millionnaire ce petit Rosenthal... Mais parfaitement « populaire »... Ah ! mais populaire encore bien plus que millionnaire ! Il est riche ! Richissime... remarquez ce petit Youtra. Au départ, il a tout contre lui ce petit nabab pour jouer les rôles de rédempteur : dégaîne, verbiage, figure... Il a tout du « puant »... l'exact produit surconcentré de la classe abominable... Tout pour être honni, sifflé, pendu recta par le peuple. Parasite absolu, torve produit superjuif, c'est un enfant Stavisky, un cousin Barmat. Il représente intégralement l'abject gibier de réverbère.